

**LITTER***all*

*27*



LITTERall  
Anthologie annuelle de littératures  
allemandes  
N°27 – 2021  
éditée par  
*Les Amis du Roi des Aulnes*  
6 rue Lacharrière  
75011 Paris  
[www.leroidesaulnes.org](http://www.leroidesaulnes.org)

*Responsable éditorial*  
Jean-Philippe Rossignol

*Conseil éditorial*  
Bernard Banoun  
Nicole Bary  
Lucie Lamy  
Françoise Toraille  
Joachim Umlauf

Publication avec le soutien  
du Goethe Institut  
– Ministère allemand  
des Affaires étrangères –

Tous droits de reproduction réservés

Judith Schallansky

ÎLES COOK MÉRIDIONALES

TUANAKI

DITE AUSSI TUANAHE

*\* L'atoll se trouvait à environ 200 milles marins au sud de l'île de Rarotonga et à environ 100 milles marins au sud-ouest de l'île de Mangaia.*

*† Pendant l'hiver 1842/43, Tuanaki a dû sombrer dans un séisme, car en juin 1843, il ne fut plus possible aux missionnaires de la localiser. Ce n'est qu'en 1875 qu'on la fit disparaître de toutes les cartes.*

C'est lors d'une journée d'avril, claire et sans vent, il y a exactement sept ans, que je découvris, sur un globe du département des cartes de la bibliothèque nationale, une île que je ne connaissais pas, du nom de Ganges. À l'écart de tout, l'île se situait dans le néant nord-oriental de

l'océan Pacifique, dans le sillage du puissant Kuroshio. Ce courant marin, ourlé d'un bleu très sombre, entraîne inlassablement vers le Nord des masses d'eau chaude et salée depuis l'île Formosa le long de l'archipel japonais, vers un point de fuite imaginaire au Nord des chaînes des îles Mariannes et hawaïennes. Ces dernières portaient encore le nom de John Montagu – le quatrième comte de Sandwich –, du moins sur cette boule en plâtre et papier mâché imprimé avec art, à peu près grosse comme la tête d'un enfant. Attirée par le nom familier et la localisation inhabituelle, je procédai à des recherches dont il résulta qu'à proximité des coordonnées 31°N 154°O, on avait aperçu par deux fois un récif et même par quatre fois une terre. Son existence avait cependant toujours été mise en doute par diverses instances, jusqu'à ce que le 27 juin 1933 un groupe d'hydrographes japonais, après un examen systématique de la région en question, signalent la disparition officielle de Ganges, sans que le monde ne prête grande attention à cette perte.

Car les vieux atlas répertorient d'innombrables îles fantômes que des navigateurs croyaient d'autant plus couramment apercevoir que les cartes se précisaient et que l'espace inexploré s'y réduisait.



Excités par les dernières taches blanches, attirés par les étendues désertes de la mer immense, trompés par des nuages trop bas ou par des icebergs à la dérive, dégoûtés par l'eau saumâtre, le pain infesté de larves et la dureté de la viande salée, ils avaient si soif de terre et de gloire que, dans leur avidité insatiable, l'objet de leur désir se fondait en un bloc d'or éclatant, qui les incitait à noter dans leurs livres de bord des noms merveilleux aux côtés de sobres coordonnées, afin de tromper le vide de leurs journées par de supposées découvertes. Si bien que des noms comme Nimrod, Matador ou encore les Aurores arrivèrent jusqu'aux cartes, tracés en caractères hardis accolés aux contours faiblement esquissés de morceaux de terre dispersés.

Cependant, plutôt que ces affirmations restées longtemps incontestées, ce sont bien les îles dont l'existence ancienne puis la disparition étaient confirmées par de nombreux récits qui éveillèrent mon intérêt. Parmi tous ces témoignages, je m'intéressai surtout à ceux qui parlaient de l'île disparue de Tuanaki. Cela était certainement dû, plus qu'à la sonorité du nom qui rappelait une formule magique oubliée, aux récits rapportant que le combat était une pratique complètement inconnue

des habitants de cette île, qui n'étaient pas non plus familiers des significations funestes du mot guerre. Un reste d'espérance enfantine profondément enfouie me poussa à y croire aussitôt, bien que cela me rappelât dans le même temps les chimères utopiques de nombreux opuscules qui, n'affirmant rien moins que la possibilité d'un autre monde, démontraient, par des descriptions qui dégénéraient souvent en un ordre social toujours plus réfléchi et par conséquent toujours plus nocif à la vie, que cet autre monde n'était d'ordinaire préférable qu'en théorie. En dépit de cela, je cherchai donc, comme tant d'autres avant moi, un pays sans souvenir, qui ne savait que le présent, un pays qui ne se rappelait ni ne connaissait la violence, la misère et la mort. C'est ainsi que Tuanaki se présenta à moi – à peine plus sublime que dans les descriptions : un atoll composé de trois îles s'élevant tout juste au-dessus du niveau de la mer, dans les eaux peu profondes et poissonneuses d'une lagune aux scintillements d'un bleu laiteux. Un récif de corail le protégeait du violent déferlement des vagues et des marées importunes, de fins cocotiers et des arbres fruitiers luxuriants s'y dressaient, il abritait un peuple d'une bonté inédite qui aimait la paix. Bref, un endroit délicieux, que je me représentais,



pour plus de simplicité, comme le paradis. Une seule caractéristique, infime mais décisive, le distinguait du paradis originel si souvent loué : les fruits de ses arbres n'apportaient pas d'autre connaissance que le truisme selon lequel il était plus salubre d'y rester que d'en partir. Car, comme je le constatai bientôt avec étonnement, sous ces cieux-là, on n'était pas chassé du jardin d'Éden, on s'y réfugiait.

Pourtant, les mentions de cet improbable bout de terre étaient assez complètes pour rendre crédible son existence passée, même si le chronomètre de marine n'indiquait jamais sa position exacte, car aucun Tasman, Wallis ou Bougainville, pas même un capitaine de baleinier ayant dévié de son cours, n'aperçut jamais ses doux rivages. Je consultai à d'innombrables reprises les trajets des grandes expéditions dans les mers du Sud, je suivis les lignes tracées en pointillées sur le quadrillage des mers de papier et je comparai les itinéraires avec les coordonnées supposées de cette île que j'avais, portée par l'atmosphère impérialiste, marquée comme se trouvant dans le carré vide tout en bas.

Il n'y avait pas de doute : l'explorateur, qu'un petit continent célèbre encore



aujourd'hui comme le plus grand de tous les navigateurs s'étant rendu aux quatre coins du monde, n'avait dû, lors de son troisième et dernier voyage, manquer Tuanaki que de très peu. Oui, dans la journée du 27 mars 1777, ses deux vaisseaux, qui avaient quitté le brouillard de Whitby sous l'allure de cargos de charbon, avaient dû passer – la voile gonflée, fiers comme des frégates, en parures de cérémonie – à peine trop loin pour voir l'île. Il s'était passé plus d'un mois depuis que la vieille *Resolution* et son jeune navire d'accompagnement le *Discovery* avaient levé l'ancre. La brise se levant, ils avaient délaissé leur mouillage familial dans la baie néo-zélandaise du Queen Charlotte Sound, passé le détroit nommé d'après leur capitaine, laissé enfin derrière eux, après deux jours, la colline de Port Palliser aux reflets vert sombre dans la brume, et mis cap vers le large. Mais les vents étaient contre eux. Aux brises fraîches, souvent tournoyantes, succédèrent d'impitoyables accalmies ; aux bourrasques fouettées de pluie, des périodes de calme torturant. Les vents d'Ouest auraient dû les porter, avec leur ténacité habituelle, vers le Nord-Est jusqu'au méridien d'Otaïti, mais, à rebours de tous les pronostics saisonniers, ils ne se levèrent pas, reléguant à une distance toujours plus inquiétante la terre la



plus proche. On avait déjà perdu beaucoup de temps. Et chaque jour diminuait un peu plus l'espoir de pouvoir longer la côte de Nouvelle-Albion dès l'été nordique, et de trouver cette voie navigable si souvent invoquée qui, sur les cartes incomplètes, présageait du raccourci maritime tant attendu entre le Pacifique et l'Atlantique. Car le rêve de ce passage certes ourlé de banquise mais tout de même navigable était vieux et persistant, comme tous les rêves de cosmographe, et il avait pris encore plus d'importance depuis que celui d'un immense continent austral avait dû être abandonné après que Cook, à la recherche du pays légendaire, avait vigoureusement sillonné la mer australe de part en part et n'y avait rien trouvé d'autre que des montagnes de glace.

Les deux bateaux naviguaient donc mollement dans cette direction, et un calme bourdonnant commençait à s'abattre sur eux, si fondamentalement différent de la monotonie taciturne de mes séjours à la bibliothèque. Et pourtant parfois je les entendais : le long roulement de la houle, l'ironie de la météo paisible, la litanie sans fin des vagues qui se rident puis s'aplatissent inlassablement – celle qui avaient autrefois conduit Magellan à

qualifier de « pacifique » cet océan – , un son fantomatique, et le bruit sans pitié de l'éternité, plus effrayant que la tempête la plus enragée, dont on sait après tout avec certitude qu'elle finira par passer.

Mais ces eaux n'étaient ni pacifiques ni calmes, puisque dans leurs tréfonds obscurs des puissances indomptables guettaient pour mieux revenir. Le fond y était fissuré et strié, la croûte terrestre déchirée de clivages et de montagnes sous-marines. Autant de cicatrices non refermées de l'époque reculée où les continents, encore rassemblés en une unique masse à la dérive dans l'océan mondial, furent écartelés par des forces gigantesques et enfoncés dans le manteau terrestre jusqu'au chevauchement de leurs plaques, les unes plongeant dans des abîmes abruptes, les autres se dressant vers des hauteurs lumineuses, soumises aux lois de la nature qui ne connaissent ni pitié ni justice. L'eau ensevelit le cône des volcans et des myriades de corail colonisèrent les bords de leurs cratères pour élever des récifs dans la lumière du soleil. Sur les sols féconds de ces squelettes d'atolls nouveaux poussèrent les graines de branches rejetées par les flots, tandis que les volcans éteints sombraient jusque dans les tréfonds obscurs,



au rythme de l'éternité. Et pendant que tout ceci se poursuivait dans un fracas inaudible, les bestiaux affamés beuglaient et bêlaient sous le pont – le taureau, les vaches, leurs veaux, les béliers, les brebis et les chèvres –, l'étalon et la jument hennissaient, le paon et ses femelles criaient, la volaille caquetait. Cook n'avait encore jamais eu autant d'animaux à bord lors d'un voyage. Il en avait pris, à la demande explicite du roi, la moitié d'une arche, destinée, comme la ménagerie biblique, à la prolifération, et il se demandait comment Noé avait réussi à gaver toutes ces gueules affamées qui engloutissaient autant de victuailles qu'un équipage entier.



Le quinzième jour au large, loin du cap initial, le capitaine, qui, comme on peut le lire dans le journal du tonnelier, se faisait un souci particulier pour le bien-être des chevaux, ordonna d'abattre huit moutons qui auraient dû peupler de leurs semblables une île australe, afin d'économiser le foin qui se faisait de plus en plus rare. Or une partie de la viande disparut avant d'être cuisinée – un larcin qui se reproduisait une fois de trop. Le capitaine y vit un signe d'insoumission, de trahison, et même – lorsqu'il fit réduire la ration de viande des hommes jusqu'à reddition du



coupable et qu'ils réagirent en refusant de toucher le frugal repas – de mutinerie. Le mot, tel une brindille qui ne demandait qu'à s'enflammer sous le soleil brûlant, resta en suspens quelques jours interminables au cours desquels le vent tourna à nouveau. Soufflant désormais depuis le Sud, il sembla changer l'attitude impénétrable affichée de tout temps par le capitaine en une colère nue se déversant vers l'extérieur. La silhouette de Cook, longue et seule, trépignait et vociférait, et ses imprécations résonnaient jusqu'au fond de la soute à munition. La défiance remplaça l'inquiétude dans son cœur, et l'image du père sévère mais juste, que beaucoup d'hommes avaient de lui, se changea au cours de ces journées en celle d'un vieux despote aussi capricieux que les vents. Qui veut pourra déceler dans les événements funestes de cet épisode, auquel Cook lui-même ne consacre de surcroît pas un mot dans son journal, l'origine de l'enchaînement de circonstances qui menèrent deux ans plus tard à sa mort violente dans une baie d'Owyhee.

Pour le moment s'écoulaient les derniers jours d'un mois sans fin. Le temps s'était depuis longtemps changé en un marasme proche de l'éternité qui ôtait toute valeur aux heures et aux jours. Des



albatros et des pétrels tournaient autour des bateaux, des poissons volants fendaient l'air sec en sifflant, des marsouins et des dauphins passaient à côté des navires, ainsi qu'un banc de méduses minuscules, aussi rondes et petites que des balles de mousquet. Une fois, il y eut un grand oiseau blanc à queue rouge qui augurait indéniablement d'une terre proche, une autre fois ce fut un énorme tronc d'arbre qui avait déjà dérivé assez longtemps dans l'eau pour être recouvert d'une couche purulente de crustacés blancs.

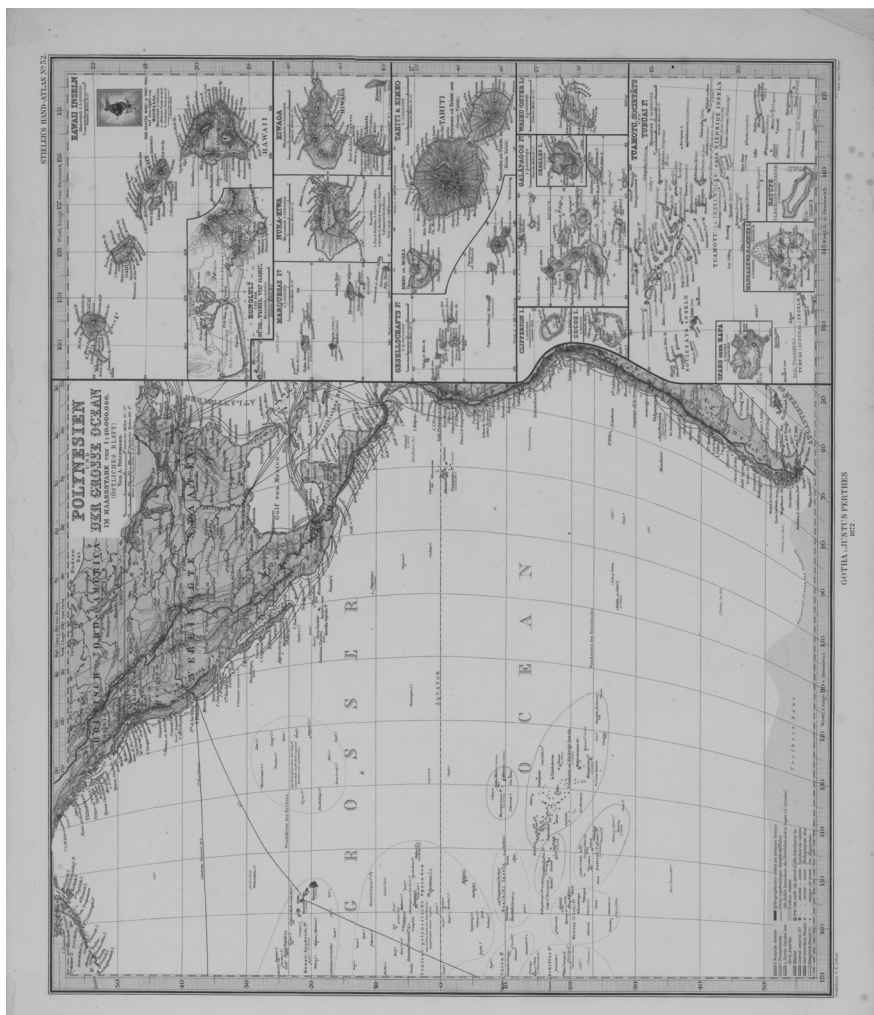
Puis, enfin, le 29 mars 1777 à dix heures, le *Discovery*, qui naviguait en éclaireur, hissa le drapeau hollandais rouge-blanc-bleu, signe qu'une terre était en vue. Presque au même moment, du haut du mât du *Resolution*, on distingua sur l'horizon, au Nord-Est, la côte aux reflets bleu-gris, à peine plus réelle qu'un mirage. Jusqu'au coucher du soleil, les deux bateaux se dirigèrent vers la bande de terre inconnue qui tressaillait au loin. Ils louvoyèrent toute la nuit et se trouvèrent à l'aube à environ quatre milles marins de l'île dont la partie sud, dans la lueur du lever de soleil sur les flots, dut leur offrir un tableau d'une beauté bouleversante. Profondément touchés par cette vision surnaturelle, plusieurs membres de



l'équipage s'emparèrent immédiatement de pinceaux et de plumes, afin de conserver, autrement que dans leur mémoire trompeuse, à l'aide de couleurs délavées et de traits plus ou moins assurés, ce panorama prometteur : les collines de taille moyenne, pourpres dans la lueur du matin, leurs sommets surmontés d'arbres multicolores et de palmiers éparpillés, leurs flancs couverts d'une végétation pleine, dense et verte, la lueur des noix de coco, des fruits à pain et des bananes plantains à travers la brume bleu-rose.

Je consultai ces images, dont émanait encore le désir qui les avait fait naître, dans une salle mal aérée du département des cartes, dont, comme on me l'expliqua, les fenêtres opales restaient toujours fermée pour des raisons de conservation. Sous les esquisses se trouvait aussi la carte du navigateur du *Discovery*, à qui avait échu la tâche de noter les dimensions de l'île et d'esquisser ses contours cartographiques, aussi précisément que cela lui était possible depuis la chaloupe avec laquelle il fit le tour de cette terre pas très grande. La feuille, sur laquelle l'île était délimitée par un double liseré et ses hauteurs indiquées d'un trait résolu qui aurait aussi bien pu représenter les tourbillons d'une crinière, portait un titre doublement

absurde : une écriture arrondie annonçait pompeusement « Discovery's Island ». Un nom de plus, pensai-je, une affirmation inconsistante, aussi présomptueuse et inutile que l'habitude dont elle était héritée.



*Adolf Stieler, Handatlas über alle Theile der Erde und  
über das Weltgebäude : vollständige Ausgabe in 84  
Karten, Perthes, 1872.*

Car sur la plage s'était depuis longtemps rassemblé le peuple qui, sans le remarquer, avait été découvert et à qui le rôle de l'autochtone, indispensable à tout récit exotique, était destiné. À cette fin, les insulaires s'était déjà rangés en bataillons, avaient mis leurs massues sur l'épaule, dégainé leurs javelots, et plus ils étaient nombreux à s'extraire de l'ombre de la berge pour s'avancer dans la lumière de l'aube, plus leur chant rauque se faisait sonore et pressant. Ils brandissaient leurs armes, les dressaient en l'air au rythme de leurs cris – sans que l'on pût décider, même après avoir eu recours plusieurs fois au télescope, si c'était en signe de menace ou de bienvenue. En effet, même si la horde, qui comptait entretemps 200 têtes, s'était nettement rapprochée dans l'oculaire, l'instrument de bois, laiton et verre s'avéra impropre à élucider cette question d'une importance capitale. Malgré une curiosité sincère, malgré des efforts pour décrire en détail la langue et les gestes, l'anatomie et les vêtements jusqu'aux coiffures et aux ornements sur la peau, malgré la précision indéniable avec laquelle cette tribu devait être comparée en tous ces points à une autre, le regard qui avait d'abord embrassé ces

êtres humains, précédant tous les mots, n'était pas parvenu à percer à jour l'essentiel. Car ce regard ne savait que distinguer l'étrange du familier, le similaire de l'identique, séparer ce qui ne faisait qu'un et tracer des limites là où il n'y en avait pas, pareil aux côtes effrangées dessinées trop nettement sur les cartes maritimes, comme si elles savaient où l'eau finit et où la terre commence.

Je me suis longuement demandé qui sait vraiment interpréter les signes : la langue des mousquets et des pierriers, les innombrables mains droites et gauches, levées ou tendues, la sauvagerie ou la retenue, les membres embrochés sur un feu à ciel ouvert, le frottement des nez, une branche verticale de bananier ou de laurier, les saluts, les symboles d'harmonie, de cannibalisme. En me laissant tomber sur la banquette tendue de velours rouge foncé de la cafétéria, j'observais autour de moi les gens absorbés par leurs repas, et je me demandais ce qu'étaient la paix et la guerre, le début et la fin, la clémence et la ruse. Partager la même nourriture, être assis ensemble dans la lueur d'un feu la nuit, échanger une noix de coco désaltérante contre un outil en métal et un brimborion ?

Des gens se tenaient donc sur la rive, marchaient avec difficulté dans les flots peu profonds, s'enfonçaient dans le récif en pataugeant, selon le terme employé dans les récits, sous des danses et des cris perçants. Mais que pensaient-ils ? Qui étais-je pour en décider ? À cette époque, bien que les invitations de l'étranger ne manquent pas, je menais une vie de recluse allant de bibliothèque en bibliothèque, se trouvant en permanence de nouveaux objets de recherche pour découvrir une origine cachée à son existence et se donnant l'illusion d'un labeur quotidien bien réglé pour lui conférer un sens. Donc, pour reprendre : Et ils pensèrent ce qu'ils pensèrent, et ils virent ce qu'ils virent, et ils eurent raison.

Voici tout de même ce qui peut être tenu pour certain : deux insulaires payèrent jusqu'aux bateaux dans une petite embarcation à la poupe haute et fourchue, et ne touchèrent aucun des cadeaux qui leur furent jetés, ni les clous, ni les perles en verre, ni même la chemise de drap rouge. Il est aussi avéré que l'un d'entre eux fut assez intrépide pour s'emparer de l'échelle de corde et grimper à bord du *Resolution*, où il se présenta sous le nom de Mourua de l'île Mangaia. Il dut se tenir un certain temps

face au capitaine dans sa cabine, les deux hommes durent se regarder dans les yeux, se toiser, comme deux animaux qui ne se sont jamais vus auparavant : deux hommes ; le crâne uniformément rond de Mourua à côté du crâne d'oiseau de Cook ; les traits doux, les yeux brillants et les lèvres pleines de l'un, les traits stricts, le nez vigoureux, les lèvres fines, les yeux pénétrants et enfoncés dans leurs orbites de l'autre ; les longs cheveux noirs ramenés en un gros chignon sur le crâne, et ceux déjà clairsemés et cachés sous une perruque d'un gris argenté ; la peau olive tatouée en noir des épaules aux coudes à côté de la peau blanche ; la robe en tapa, couleur ivoire, recouvrant jusqu'aux genoux le corps trapu et replet, la tunique bleu marine sur la silhouette haute et grêle, tressée d'or et ouverte sur la culotte claire. Seules les cicatrices impressionnantes qui défiguraient les deux hommes m'apparurent comme le signe d'un lien secret, bien qu'elles aient été, par délicatesse, enlevées aussi bien des nombreuses peintures et gravures de Cook que du portrait de Mourua dressé cet après-midi-là par le dessinateur du navire : la longue blessure mal cicatrisée sur le front de Mourua, souvenir d'un combat, et la brûlure boursouflée qui, entre le pouce et l'index droits, s'étirait jusqu'au poignet de



Cook. Et, comme pour sceller ce moment de proximité inespérée, une hache en fer fut remise au Mangaïen, qui l'emporta avec lui sur le canot de bord le ramenant à la rive. Les vagues déferlaient, toujours aussi tranchantes, et bientôt on abandonna tout espoir d'aborder ou d'ancrer, car, comme l'indiquait la sonde où qu'on la jette, le fond n'était pas seulement trop éloigné, il était aussi recouvert de coraux coupants. C'est ainsi qu'à l'idée de devoir passer cette terre sans y poser pied, l'équipage fut assailli d'un sentiment douloureux de regret qui se transforma en déception torturante lorsque le vent leur fit parvenir dans la soirée des effluves de parfums délicieux.

C'est ici que s'arrêtaient les témoignages qui, bien qu'ils m'aient entraînée dans des contradictions, m'avaient tout de même menée jusque-là, sous l'étendard rouge des Anglais, à bord de ces bateaux jaunes et bleus qui allaient disparaître au loin à l'aube du jour suivant. Soudain j'étais seule sur le pont, ou plutôt sur la rive d'une île qui ne m'était familière que par ses vagues contours sur les cartes, et pendant un moment j'oubliai que ce n'était pas à Tuanaki, mais sur l'île voisine de Mangaia que j'avais atterri, sur cet atoll en forme de raie, surélevé à cinq





kilomètres au-dessus des fonds marins. Un récif de calcaire, dont l'intérieur avait été creusé d'innombrables cavités et écueils par la lame du ressac, l'entourait comme un immense anneau, tandis qu'au centre un paysage vallonné avec des sommets humides et des flancs asséchés par le vent s'élevait au-dessus de terres en friche et de lacs marécageux. Les sources à propos de Mangaia étaient elles aussi éloquentes. Elles indiquaient les filiations, les adoptions, les héritages et les escroqueries depuis que leurs ancêtres avaient mis cap plein Est en pirogues et en canoës, guidés par Sirius, et s'étaient installés sur ce bout de terre éparpillé. Mais au lieu de se rapporter aux années, ces récits suivaient les voies du sang qui, avant de se répandre inlassablement sur le champ de bataille, se ramifiait en de nombreuses lignées et dynasties.

Je ne pouvais donc qu'imaginer comment Mourua avait été accueilli sur la rive. Pourtant, pour une raison pour le moins trouble, je me représentais précisément comment ses compatriotes le pressèrent de questions sur la nature et l'origine des visiteurs pâles, et conclurent unanimement que c'était Tangaroa qui les avait envoyés, ce dieu adoré autrefois à Mangaia, qui, dans la nuit des temps, avait été défait

au combat par son frère Rongo et avait fui vers la mer. Et je voyais comment, en mémoire de cette bataille fatidique, ils s'étaient rendus ensemble auprès de la statue de pierre de Rongo, non loin de la côte, et l'avaient remercié d'avoir une nouvelle fois fait fuir l'adversaire et ses hommes. Ma faible imagination me montrait Mourua comme le premier à s'avancer devant l'idole et à entonner le chant de louange, avec la fierté d'un homme d'honneur dont la stature puissante augurait d'un guerrier expérimenté. Il était un jeune garçon encore non circoncis lorsqu'il avait intégré, longtemps auparavant, les rangs des combattants. D'abord en dernière ligne, armé d'une massue en bois de fer, il avait ensuite avancé toujours plus au fil des batailles, sans craindre la mort, pour combler les trous laissés par ses aïeux, et avait échangé son arme contre un couperet et des pointes de javelot en basalte. Ces guerres avaient lieu dans la vallée de la vieille lagune, comme au cœur d'un grand amphithéâtre que formait la falaise fouettée par le vent. C'était là que, depuis des temps immémoriaux, se répétait inlassablement le même combat entre guerriers de différentes lignées, descendants de dieux ennemis. Il durait jusqu'à ce que le son sourd des tambours de guerre en annonce la fin et

que commence la danse accompagnée de cris stridents qui couvraient les gémissements des mourants. Seule la mélodie des tambours de paix interromprait à l'aube cet horrifant chant triomphal traversant la nuit. Le vainqueur était proclamé chef « Mangaïa ». Mangaïa signifiait la paix et le pouvoir. Un pouvoir pour un temps, assez solidement ancré pour décider de tout : qui avait le droit de cultiver ou de s'installer sur quelle terre, et qui était relégué sur le récif de rochers stérile et karstique où rien d'autre ne poussait que les mauvaises herbes. Il n'était pas rare que les perdants soient relégués assez longtemps dans ces grottes en calcaire humides et froides pour qu'il ne reste plus d'eux que leurs squelettes – ou bien qu'ils se soient assez reproduits pour espérer vaincre au prochain combat ceux qui les avaient soumis jadis. Je voyais le blanc étincelant de leurs yeux dans la demi-obscurité, j'entendais l'eau des stalactites goutter sur leurs têtes et leurs nuques, je sentais le goût de l'air moisi.

Les quelques semaines pendant lesquelles les récits ethnologiques des premiers missionnaires me dévoilèrent les us et coutumes de cette île m'apprirent qu'à Mangaïa, on n'héritait pas du pouvoir, on le conquérait. On l'obtenait à l'issue

d'un combat ou se l'arroyait lors d'une orgie nocturne qui dégénérait souvent en massacre : ceux qui avaient été dupés, endormis à l'aide des racines pilées de kava-kava, mijotaient dans une fosse entre des pierres brûlantes, marinant dans leur jus.

Mais Mourua tenait désormais dans ses mains la hache étincelante des étrangers. Celui qui croit qu'il s'agissait là d'un simple bout de fer sur un manche de bois, d'un présent bien intentionné, ignore tout de son pouvoir. Dorénavant, à Mangaïa, celui qui vainquait pouvait arborer cette hache qui était plus utile que n'importe quel outil, puisqu'elle changeait le bois en cuves, planches et armes, et ce sans plus d'effort que pour fendre le crâne du sacrifié sur l'autel de Rongo au début de chaque nouveau règne.

Mangaïa n'était pas seulement une île parmi des milliers d'autres dans la mer immense, elle constituait un monde dans lequel il n'y avait pas de différence entre être condamné à mourir de faim dans un labyrinthe de grottes moisies ou à finir dans une pirogue sous le soleil brûlant. Qui perdait, perdait tout : son nom, sa terre, sa vie. Et qui réussissait à s'échapper ne songeait pas à revenir. Il y a des

raisons de penser que ceux qui eurent la chance de pouvoir s'enfuir trouvèrent refuge sur l'île de Tuanaki, située à deux jours de voyage. À Mangaia, pourtant, les chefs se succédèrent jusqu'à ce que le cycle de victoires et de défaites prenne abruptement fin. C'est toujours la même histoire avec ses variations : des étrangers arrivèrent, des intrus qu'on cherchait à chasser, des baleiniers avec entre leurs mains crevassées une cyprée tigrée dont la fente dentée était pareille à une bouche affamée. Et des missionnaires et leurs épouses qui, à peine avaient-ils atteint la rive, retournaient épouvantés vers les flots, abandonnant leurs biens sur la plage : un sanglier et une laie qui furent parés d'écorce et vénérés comme un couple divin, des livres épais avec des dessins noirs semblables aux tatouages, dont les pages très fines furent arrachées et froissées pour décorer les danseurs, et pour finir une épidémie sans nom qui fit plus de victimes que tous les combats réunis. Cela commença ainsi – et la fin s'ensuivit, en un long adieu aux divinités. Leurs idoles en bois de fer furent dépouillées, les bois sacrés profanés, les reliquaires réduits en cendre. Les plaintes des derniers païens furent aussi vaines que leurs supplications lors de l'ultime bataille. Ceux qu'on ne put pas convertir



moururent sous les coups de haches en acier des Amériques, et les ruines de la statue de Rongo servirent bientôt à construire une église. La hache de Cook n'était plus qu'un vestige rouillé de temps et de règnes révolus qui fut donnée, comme elle ne servait plus, à un missionnaire anglais de la deuxième génération. Je ne réussis pas à élucider si cette hache avait été remise avec fierté pour consacrer l'alliance scellée autrefois ou bien avec l'espoir diffus de le rompre. Comme le missionnaire ne le savait pas non plus, il envoya le bout de fer au British Museum sans autre forme de procès.

Il m'était impossible de ne pas penser aux forces qui s'exercent au centre de la terre, à leur puissance qui accélère le cycle originel des élévations et des effondrements, des apogées et des chutes. Des îles émergent et sombrent ; leur existence est plus courte que celle de la terre ferme, ce sont des phénomènes éphémères – rapportés aux millions d'années et à l'étendue infinie de l'océan. Je passais désormais solennellement en revue l'éclat turquoise, azur ou bleu ciel de l'envers des globes du département des cartes, convaincue d'avoir enfin trouvé la piste, le mince cordon ombilical qui reliait Mangaia et Tuanaki. C'était la puissance d'un séisme



qui avait un jour fait surgir Mangaïa des abysses, une couronne de coraux morts et de lave basaltique, le sommet d'une montagne abrupte se dressant depuis les profondeurs. Et c'était la puissance d'un séisme qui avait entraîné un jour Tuanaki vers les tréfonds de l'océan Pacifique, sous d'immenses volumes d'eau, peu après que des missionnaires avaient commencé à partir à la recherche de l'atoll. C'est certainement presque sans bruit que l'ombre grise d'une immense vague s'approcha depuis l'horizon et engloutit l'ensemble en un seul coup de mer. Et je m'imaginais que le jour suivant, seuls quelques arbres morts flottaient sur une mer d'huile, là où il y avait eu l'île.

L'année précédente encore, une petite goélette avec sept hommes à bord s'était frayé un chemin dans le récif jusqu'à la rive déserte de Tuanaki. Sur l'ordre du capitaine, l'un des matelots, armé seulement d'une épée, avait pénétré dans les terres. Il avait traversé les fourrés de bananiers, de cocotiers, de bougainvilliers et d'orchidées sauvages, respiré le parfum des fleurs des temples, des hibiscus et d'un jasmin blanc, puis fini par découvrir dans une clairière une maison où quelques hommes étaient rassemblés.



Comme je le découvris avec une infinie satisfaction dans le seul récit qui existe de cette rencontre, ils portaient tous des ponchos mangaiëns et en parlaient le dialecte.

L'un d'entre eux, sans doute le plus vieux, fit signe au visiteur d'entrer, et, comme celui-ci s'exécuta, le vieux s'enquit du capitaine du bateau.

« Il est à bord », répondit le matelot.

« Pourquoi ne vient-il pas à terre ? » demanda l'homme sans ciller. Une trompe de coquillage pendait à son cou.

« Il a peur d'être tué. »

Il y eut un silence et pendant un court instant, les flots semblèrent dangereusement proches. Le vieux dirigea son regard vers les feuillages de la forêt. Enfin, il dit calmement : « Nous ne savons pas comment tuer. Nous savons seulement comment danser. »

Mes yeux se posèrent une dernière fois sur le globe bleu pâle. Je retrouvai vite l'emplacement. C'était là, précisément, au sud de l'Équateur, entre quelques îles dispersées, que ce bout de terre parfait avait été situé, à l'écart du monde dont il avait oublié tout ce qu'il avait su. Mais le monde ne porte le deuil que de ce qu'il connaît et ne se doute pas de ce qu'il a



perdu avec cette île minuscule. Pourtant, le globe terrestre aurait aussi bien pu en faire son nombril, même si ce n'étaient pas les cordages serrés du commerce et de la guerre qui l'y reliaient, mais le fil autrement plus fin d'un rêve. Car le mythe est la plus haute de toutes les réalités et la bibliothèque, comme je le pensai un instant, la scène réelle des événements du monde.

Dehors, la pluie avait commencé à tomber, semblable à une mousson humide et chaude, inhabituelle sous cette latitude nordique.

*traduction de Lucie Lamy*

**Melinda Nadj Abonji** est née en 1968 en Yougoslavie, dans la minorité hongroise de Voïvodine, aujourd'hui située en Serbie. Avec son frère aîné, elle rejoint à l'âge de cinq ans ses parents qui vivent comme travailleurs immigrés en Suisse. Elle mène des études de germanistique et d'histoire à l'Université de Zurich. Musicienne, romancière et essayiste, elle publie en 2004 son premier roman *Im Schaufenster im Frühling*. En 2010, elle est lauréate du Deutscher Buchpreis pour son roman *Tauben fliegen auf* (*Pigeon, vole*, Métailié, 2012). En 2017, elle reçoit le prix Schiller pour *Schildkrötensoldat* (*Le Soldat tortue*), à paraître en France. Ses livres sont traduits en français par Françoise Toraille.

**Judith Schalansky** est née en 1980 à Greifswald, alors en Allemagne de l'Est. Après avoir étudié l'histoire de l'art et le graphisme, elle est rédactrice en chef de *Naturkunde* et vit à Berlin, en tant que designer et rédactrice indépendante. Elle a publié en 2008 son premier ouvrage, *Blau steht dir nicht*, inédit en français. Pour la conception de son *Atlas des îles abandonnées* (Arthaud, 2010), elle a reçu le premier prix de la fondation Buchkunst. Portant une attention particulière à la

conception graphique et typographique de ses livres, elle est l'auteure de *Der Hals der Giraffe (L'Inconstance de l'es-pèce)*, Actes Sud, 2013). Son dernier livre, *Verzeichnis einiger Verluste*, a paru chez Suhrkamp en 2018.

**Thomas Brasch**, fils d'émigrés juifs allemands, est né en 1945 à Westow, Yorkshire. En 1947, sa famille retourne en RDA. Critique envers le régime, il interrompt ses études et travaille à la Volksbühne de Berlin. En 1968, opposé à l'invasion de la Tchécoslovaquie, il est emprisonné pour « dénigrement de l'Etat ». Ouvrier fraiseur à l'usine, il est engagé à la Brecht-Archiv. En réaction à l'expatriation de Wolf Biermann en 1976, il quitte l'Allemagne de l'Est et s'établit en RFA. Auteur de théâtre et traducteur, il signe les récits *Vor den Vätern sterben die Söhne* et les poésies *Kargo*. 32. *Versuch auf einem untergehenden Schiff aus der eigenen Haut zu kommen*, qui rencontrent le succès. Il réalise en 1981 *Engel aus Eisen (Ange de fer)*, présenté au Festival de Cannes. En 1999, il publie une partie de son récit-document *Brunke, meurtrier de jeunes filles*. Il meurt à Berlin en 2001.

## Sources

Les cinq poèmes de May Ayim sont issus du volume *weitergehen. gedichte* © Orlanda Verlag 2020, qui réunit les deux recueils *blues in schwarz weiss* (1995) et *nachtgesang* (1997), parus précédemment dans la même maison d'édition.

Le texte de Melinda Nadj Abonji, *L'aliénation par l'étranger*, a paru sous le titre *Überfremd*, dans le magazine digital suisse *Republik*, le 6 juin 2020.

Le chapitre *Tuanaki* de Judith Schalansky est extrait de *Verzeichnis einiger Verluste* © Suhrkamp Verlag Berlin 2018. Alle Rechte bei und vorbehalten durch Suhrkamp Verlag Berlin.

Les trois poèmes de Thomas Brasch sont extraits de *Die nennen das Schrei, Gesammelte Gedichte* © Suhrkamp Verlag

## Sommaire

Liminaire  
*5*

May Ayim  
*9*

Melinda Nadj Abonji  
*17*

Judith Schalansky  
*37*

Thomas Brasch  
*65*

Ulrike Draesner  
*69*

Gisela Elsner  
*95*

Ulrich Peltzer  
*101*